Zeitschrift: Revue Militaire Suisse

Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse

Band: 128 (1983)

Heft: 11

Artikel: Les travaux d'histoire et de polémologie considérés dans la perspective des militaires et des universitaires-quelques propos

Autor: Reichel, Daniel

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-344563

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les travaux d'histoire et de polémologie considérés dans la perspective des militaires et des universitaires — quelques propos

par le colonel EMG Daniel Reichel

Lors d'un séminaire organisé avec quelques chercheurs appartenant à la jeune génération, la question leur fut proposée de savoir quelle était la base essentielle sur laquelle ils entendaient fonder leurs travaux. La réponse, presque unanime, fut le besoin exprimé de leur part d'avoir accès à une bonne *documentation*. Certains parlèrent de bibliographie, d'autres d'accès aux sources, deux isolés, enfin, relevèrent l'importance fondamentale de l'*observation*.

Ce fait divers résume tout le débat: l'inflation dont sont atteintes toutes les formes de documentation, du microfilm au «reprint», en passant par la pléthore des publications, a fait oublier ce simple fait que la base de toute connaissance sérieuse réside dans l'observation attentive des phénomènes que l'on entend étudier.

Or cette observation, lorsqu'elle se rapporte au phénomène guerre, est loin d'être offerte à ceux qui se consacrent à son étude. Si les manifestations visibles de la guerre peuvent être remarquablement bien saisies par le film et l'interview de combat, si les échecs stratégiques sont enregistrés par l'opinion publique en raison même de leur caractère spectaculaire, les processus de décision eux-mêmes, qu'ils soient militaires ou politiques, demeurent d'une difficulté d'accès considérable. Ce point mérite de retenir toute notre attention.

Si nous considérons les conditions dans lesquelles un chef prend sa décision lorsqu'il s'agit de surmonter une crise, nous distinguons aisément pour quelles raisons ce processus n'est pas enregistré. Parmi les centaines de renseignements, souvent fugitifs, qui parviennent à sa connaissance, seule une fraction sera conservée — si tout va bien — dans des documents d'archives. La manière avec laquelle un chef parvient à dégager de cette masse d'informations les renseignements ayant valeur d'indices, et à distinguer ainsi les intentions ou les points faibles de son adversaire, cette démarche complexe ne se trouve guère saisie par des documents. Or elle constitue, en fait, l'élément absolument central de l'art de la guerre: la pensée, la réflexion, même très rapide, y précéderont toujours l'action.

Dans ces conditions, il ne reste aux historiens qui s'efforcent de comprendre la genèse des décisions militaires que la méthode de reconstituer, dans le détail, le déroulement de l'action elle-même. Cette méthode a pour objectif essentiel l'établissement des faits. Au cours d'une seconde démarche, il est parfois possible de saisir quelques

observations permettant de comprendre le cheminement de la pensée qui a déterminé l'action. C'est ici que les méthodes d'investigation appliquées au sein de l'Université, et celles auxquelles recourent les militaires eux-mêmes, offrent des caractéristiques particulières.

Ces deux méthodes sont-elles convergentes, ou sont-elles au contraire radicalement différentes? Voilà ce que nous nous proposons d'examiner rapidement. Ce faisant, nous tenons à préciser qu'il n'y a pas, à notre sens, dans ce domaine, de chercheurs qui soient unilatéralement universitaires ou militaires. Nous admettrons que les uns et les autres ont reçu une formation de base sérieuse, leur permettant d'aborder les problèmes avec un esprit rigoureusement scientifique.

L'universitaire ne tient compte, en fait, que du document, tout en s'efforçant constamment d'accéder aux sources de première main. Il dispose pour ses recherches, en principe, de davantage de temps que ne peut en consacrer son collègue militaire. Il peut donc lire un nombre beaucoup plus considérable d'ouvrages et éclairer les faits considérés à la lumière d'une véritable pluridisciplinarité. Dans cette perspective élargie, la recherche universitaire peut situer le fait de guerre dans un contexte politique, psychologique, sociologique et économique, dont la complexité ne saurait faire de doute pour personne.

Avant d'être historien, le militaire commence par être un praticien; son champ d'observation quotidien est celui de *l'homme*, du soldat, de la troupe et enfin, *last but not least*, de ce document primordial que constitue le *terrain*. Au cours de ces années de pratique, le militaire ne peut pas lire autant d'ouvrages scientifiques que son collègue universitaire. En revanche, ses fonctions au sein de l'armée peuvent lui permettre d'accéder à des sources de première main et à des témoignages personnels relevant du renseignement militaire, qui échappent souvent à l'investigation de l'universitaire. Lorsqu'il étudie une action, le militaire la considère dans l'optique particulière que lui a donnée son *métier*. Sous la couche apparente des documents conservés, il comprend — comme le ferait un géologue — la nature des couches sous-jacentes: celle du renseignement, celle des erreurs, celle des servitudes logistiques, celles du terrain, du milieu et de la météorologie, si rarement retenues par des pièces d'archives.

Cette esquisse est très sommaire, mais elle nous permet cependant de voir à quel point les travaux de l'universitaire et ceux du militaire peuvent et doivent se compléter. Le tout est de savoir comment peut se traduire, dans la pratique, la complémentarité de ces recherches.

Sans chercher trop loin, nous dirons que la meilleure formule nous semble résider dans l'organisation de colloques ou de symposiums où les contributions apportent véritablement un éclairage original des faits étudiés.

Dans une seconde phase, ces colloques devraient permettre la constitution d'équipes de recherches, au sein desquelles universitaires et militaires procéderaient en commun à des travaux de plus longue haleine.

On nous dira que dans la situation actuelle, ces colloques existent bel et bien, à quoi nous répondrons qu'ils sont presque tous hypothéqués par l'aspect beaucoup trop abstrait sous lequel sont présentés la plupart des problèmes. En outre, les thèmes traités sont souvent trop vastes. Enfin, on se garde soigneusement d'étudier la guerre révolutionnaire, en oubliant que la guerre et la révolution ne représentent en fait que des manifestations visibles d'un fléau commun, le déchaînement de la violence humaine.

Pour parvenir à des résultats plus tangibles dans les recherches communes effectuées par l'armée et l'Université, il faudrait à notre sens:

1. S'attacher à étudier des cas définis, pour lesquels on dispose à la fois du recul de l'histoire et d'observations suffisamment nettes.
2. Etudier non seulement l'action, mais aussi la pensée de tous les adversaires en présence en recourant aux méthodes critiques de l'histoire comparée, et non pas au procédé consistant à donner un éclairage unilatéral des faits, pour prouver la supériorité d'un système.
3. Accorder aux chercheurs qui apportent dans un colloque le résultat de leurs travaux le temps nécessaire pour en faire part; mais exiger, en contrepartie, que leur communication apporte véritablement des éléments nouveaux et concrets.
4. Accorder à l'étude de la guerre révolutionnaire la même importance qu'à celle des opérations classiques.
5. Considérer comme une exception les communications de nature exclusivement théorique, en se rappelant que, bien souvent, la théorie se substitue aux faits, là où ces derniers sont mal connus ou lorsqu'ils mettent en cause la rigidité des systèmes.

Considérée dans cette perspective, la création du Pavillon de recherches Général-Guisan, à Pully, apparaît comme étant une formule originale, répondant aux conditions précises qui viennent d'être énoncées: c'est un *atelier* dont il faut souhaiter qu'il puissent apporter à tous ceux qui lui témoigneront leur intérêt la profonde satisfaction d'un travail scientifique solide.

D. R.